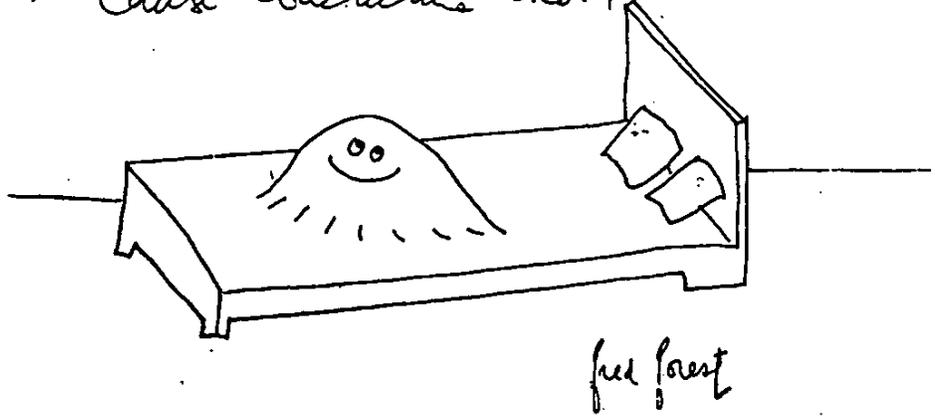


No. 5, Febr. '73, Paris

Caux Coeurima Fe. 73



### DU LIT

Nous demeurons. Nous ne vivrions pas si nous n'avions pas notre demeure. Nous serions déprotégés et exilés dans un monde sans centre. Notre demeure est centre du monde. C'est à partir d'elle que nous nous attaquons au monde, et vers elle nous fuyons après l'attaque. De notre demeure nous défions le monde et nous fuyons le monde vers notre demeure. Notre demeure est la base du monde. La vie est un passage entre monde et demeure. Une pulsation entre horizon et centre. C'est se déborder et se recueillir, se donner et se trouver, agir et contempler, partir et revenir. Le monde est un alphabet que nous cherchons à déchiffrer, la demeure est l'alpha et l'omega. Nous demeurons.

Deurons-nous ? Où ? Qu'est-ce qui nous protège ? Qu'est-ce qui nous garde d'être exilés ? Où est le centre de notre monde ? Quel est notre appui lors de nos attaques ? Notre circonstance serait-elle le monde, et serait-elle fondée ? Qu'est-ce que notre vie ? Aurait-elle un sens ? Horizon et centre ? Pouvons-nous nous déborder ? Nous recueillir ? Pouvons-nous nous donner ? Et nous trouver ? Pouvons-nous partir s'il n'y a pas de retour ? Quel est cet alphabet, qui ne contient ni alpha ni omega ? Une série infinie de chiffres serait-elle déchiffable ? Serait-ce un code : un système de signes sans signification ? Demeurons-nous ?

Les interrogations corrodent les affirmatives. Ils rongent, rats rationnels, la base irrationnelle de notre demeure. Ils détruisent les infrastructures. Et les autres interrogations.

(Notre demeure repose sur une multitude d'interrogations explosivement fécondes. Leur fécondité est le sol de notre

demeure. Un sol oscillant et ondulant. Les museaux et les queues des interrogations fécondes sont le lieu géométrique d'où nous partons pour l'attaque au monde, et vers lequel nous fuyons le monde. Comme dans un canot qui danse dans la tempête, nous voyons nos horizons osciller et vaciller. Nous sommes pris par la nausée sur les ondes des rats. Nous vomissons sur le dos des rats, sur le sol de notre demeure. *What's done cannot be undone. To bed, to bed, to bed.*

Parce qu'il y a encore des lits. Demeures, strictement. Demeures étroites et, strictement parlant, nous demeurons dans des lits au sens strict du terme. Nous demeurons dans l'étroitesse et restriction des lits.

Lit spécial : berceau. Je cherche à le transformer en centre d'un monde. Je me projette sur la chose criante dans le berceau. Projet difficile. Je dois chercher à m'abandonner. Qu'est-ce que j'abandonne lorsque je m'abandonne ? Ma mémoire, mes connaissances. Je dois chercher à les abandonner. Ainsi : la chose criante dans le berceau est homme parce que fils de l'homme. Un être criant. Un vertébré du type mammifère anthropoïde ; principalement de l'eau et des polymères. C'est un système qui dépense de l'énergie et qui est déterminé par l'air, l'eau et certaines matières appelées *aliments*. Ce système se décomposera, dans un délai à peu près prévisible, en air, eau et aliments pour d'autres systèmes semblables. C'est un homme.

La chose criante est homme, parce que fils de l'homme. Ses trois kilos gélatineux enferment un système nerveux qui

est stimulé par des influences internes et externes. Pour le moment, seules les internes agissent. Bientôt le système s'ouvrira sur les externes et le champ de ces influences prendra des dimensions gigantesques. Le système transformera ces influences en expériences, en désirs, en pensées et en actes. Il choisira entre les influences, cherchera à les valoriser et élaborera des modèles pour les organiser. Il s'en éloignera, afin d'y pouvoir réfléchir. Il en doutera, il philosophera et confondra influences et modèles. C'est un homme.

La chose criante est homme, parce que fils de l'homme. Pour le moment ce n'est qu'un point dans son champ, ce n'est que mon objet à moi. Mais bientôt il ne me permettra plus d'ainsi le réifier. Bientôt il cherchera à son tour à me transformer en un objet à lui. Dans cette réification mutuelle nous parviendrons à nous reconnaître mutuellement, la chose criante et moi. Nous parlerons, nous converserons. Elle, la chose criante, sera mon autre. Ainsi, elle pénétrera dans ce courant nommé culture. La grande conversation de la culture programmera la chose criante dans le berceau. La culture sera un réseau qui captera la chose criante et celle-ci s'incorporera au réseau. Jamais plus elle ne réussira à s'en échapper, et la culture, l'histoire détermineront désormais la chose criante. Cette histoire, cette culture.

La chose criante a beau se rebeller, elle demeurera prisonnière de cette culture. Mais la chose criante se révoltera quand même. Sa rébellion n'ouvrira pas la prison mais elle enrichira la prison et les autres prisonniers. C'est un homme.

La chose criante est homme parce qu'elle n'est à peine que fils de l'homme. Elle n'a pas de futur prévisible. Cette imprévisibilité n'est pas la conséquence de notre ignorance. Les aliments, les influences et la culture, quoiqu'entièrement connus, n'expliquent pas la chose criante toute entière. Il y aura toujours un reste d'inexplicable, d'inespéré. Et ce reste sera quelque chose d'entièrement nouveau, quelque chose d'irremplaçable, de mystérieux. Quelque chose qui n'a jamais encore existé est caché dans cette chose criante. C'est un homme.

Cette connaissance (et d'autres) doit être abandonnée dans la tentative de me projeter sur le berceau. Dans la tentative de transformer la chose criante en centre d'un monde. Que reste-t-il, éliminée la connaissance ? Le cri. Et que dit-il, ce cri ? « Je ne veux pas ». Personne ne m'a consulté avant de me lancer dans ce

berceau. Je n'ai pas demandé à naître. Je n'ai pas pas demandé à naître mammi-fère, homme, ou membre précisément de cette famille, de ce peuple, de cette classe, de cette culture. Le choix ne m'a pas été donné et je n'accepte pas une vie si indignement déterminée. Je veux retourner à cette partie d'où l'on m'a si impitoyablement arraché. Je ne veux pas. *To bed, to bed, to bed.*

Nuit, temps de passion « jaspersienne ». La grande ville a disparu de mon horizon. Disparue aussi la pulsation rythmique de ces appareils qui structurent le monde. La nuit a avalé mon monde. Avalé action et acte. Elle a ouvert le champ pour la passion et la passivité. Je suis au lit, je lis.

Le jour, là-bas dans le monde, j'étais poing serré : Je martelais sur les tables et les murs pour ouvrir un chemin. J'ai ouvert le poing. Dans la paume ouverte que je suis désormais repose le livre que je lis. Je vis dans le sens opposé. Je n'émet pas, j'absorbe. Je n'imprime pas, je suis impressionné. Je ne parle pas, j'écoute. Je n'agis pas, je capte. Je ne suis pas excentrique, mais concentré. Ma concentration est ma paume : je lis, je me suis ouvert.

La paume est coquille. Elle cueille la lecture. Phrases informatives. Je suis réseau d'informations, araignée pour mouches informatives. Les informations pénètrent mon ouverture et coulent vers ce néant qui est mon centre. Je suis capable de lire parce que le néant en moi suce la lecture. Fussé-je compact comme le poing serré diurne, et les vagues d'informations se casseraient contre mon file. J'écoute grâce à ma vacuité. Le néant est mon organe de passivité, d'admission, d'apprentissage.

Je lis, j'écoute. J'écoute, je laisse. Je laisse, j'admets. J'admets des informations. J'admets le livre. Le livre est l'autre. J'admets. J'admets qu'il m'altère. Je lis afin de m'altérer. Je me suis ouvert à l'autre afin de m'altérer. Je suis plastique : j'admets la marque de l'autre.

Mais pas tout à fait sans me défendre. Je suis plastique, mais pas informe. Pas informe parce qu'informé par des livres précédents. D'autres m'ont marqué. On m'a déjà programmé. Je ne peux pas lire sans préjugés. J'ai des jugements préalables, des préjugés. Les préjugés discriminant. Ils refusent certaines informations qu'ils considèrent fausses. (Faux : qui ne s'accorde pas à mon programme). D'autres sont refusées comme non-sens (sens : contenu dans mon programme).

Mon programme ne me permet pas d'absorber toutes les informations disponibles, ne permet pas la lecture de toutes les phrases.

Mais il y a des phrases qui arrivent à rompre mon programme. Phrases qui n'ont pas de sens et qui soudain commencent à en avoir. Phrases fausses qui soudainement deviennent vraies. C'est que j'ai compris, tout à coup, ces phrases. De telles phrases comprises altèrent mon programme. Elles transforment certaines phrases déjà programmées en phrases qui n'ont pas de sens, et aussi certaines phrases deviennent fausses, quoique programmées comme étant vraies. J'ai changé mes préjugés, j'ai été informé. Grâce à cette lecture, je suis devenu un autre.

Qu'est-ce qui a été altéré ? Ma croyance. Croyance : attente et espoir. Ma lecture a altéré mon attente et mon espoir. Attente d'un monde légèrement altéré à mon réveil le matin. Ma lecture a altéré ma croyance, donc mon monde. Demain, après m'être levé, je martèlerai sur des tables et des murs légèrement différents. Ce martèlement sera demain une réponse au livre d'aujourd'hui. L'altération que j'ai subie aujourd'hui altèrera demain le monde. Nous dialoguerons demain, livre et moi.

Je martèle sur le monde afin de l'altérer. L'altérer conformément à l'altération subie par moi. Le subir m'a altéré, l'action devra altérer le monde. Demain je répondrai à l'altération, et aujourd'hui j'assume la responsabilité de la réponse qui sera donnée demain. Mon subir, ma souffrance (la lecture sont ma responsabilité, me rendent responsable, apte à répondre. Mon activité demain (mon engagement) sera ma réponse. Je lis afin d'être responsable, apte à répondre.

Je lis : j'admets la responsabilité dans ma vacuité centrale, c'est-à-dire, j'altère ma croyance. Je suis tourbillon qui suce. Demain je serai centrifuge. Je projeterai ma croyance altérée sur mes horizons. La lecture contient le projet de cette projection. Lire c'est subir des projets. Lire c'est souffrance parce qu'elle me mène à me projeter. Je lis insatiablement parce que je cherche à altérer ma croyance, et je cherche à altérer ma croyance parce que je cherche l'autre. Je lis vers l'autre. L'autre qui frappe à ma porte. « *To bed, to bed; there's knocking at the gate* ». (*Macbeth*).

Je dors. Demain je reviendrai à moi-même. Où suis-je en ce moment ? Bien que je me trouve au lit, j'y attends mon retour. Je suis hors de moi. Où ? Je me

suis endormi. Je sais que j'y suis allé parce que je me suis laissé aller. Je sais que je reviendrai parce que je serai appelé. Mais il y a un abîme entre les deux savoirs. Je ne peux décrire cet abîme parce que je suis hors de moi lorsque je le transpose. Je suis au lit en transposant cet abîme. Je ne suis pas présent dans l'abîme. Ni absent. Je ne m'y perds pas, je ne m'y trouve pas.

Je ne peux décrire l'abîme, mais je peux l'invoquer. O abîme qui fonde mon lit. O abîme qui fonde ma demeure. O abîme de mon centre. O sommeil, doux frère de ma naissance et de ma mort. Quant tu m'as, je sors de moi, quand tu me laisses je me retrouve. Ou : quand tu m'as, me retrouvé-je en toi, et quand tu me laisses, m'écarté-je de moi-même ? Ma chute en toi, ne serait-elle libération d'illusions, ouverture, et le réveil ne serait-il « désouverture », clôture ? Est-ce que je m'approche lorsqu'endormi, et me décroche au réveil ? O sommeil, tu confonds mes concepts, tu es inconcevable. Je ne te capterai jamais en essayant de te concevoir. Tu ne t'approches que lorsque je me laisse aller, lorsque je laisse les concepts. Tu es le secret où je me lâche. Tu me rends somnoient.

Pourtant, je dois me décider à ce que tu viennes. Je dois t'appeler : viens. Je dois me décider à ce que tu sois. Une décision qui rompt des volontés. Une volonté contre la volonté. Une décision anti-décisive, un arc diaboliquement étendu. L'arc est mon ouverture. Par la fente qui sépare la contradiction, je laisse tomber le sommeil. Dans l'abîme de la négation de la négation qui ne mène à aucune position.

Ma décision pour le sommeil est un choix : assumer une responsabilité et décliner toutes les autres. Je gagne et je perds quelque chose quand je me décide pour le sommeil. Qu'est-ce que je gagne ? Rien, je ne gagne rien, ce que je gagne est le rien. Je gagne l'océan de l'anéantissement, le dépassement du poids, la pause, l'*Epochè*, le repos, *quies in pace*. Qu'est-ce que je perds ? Tout. Je perds moi-même, le monde, la force de la décision et le champ sur lequel toutes les décisions sont prises. Je perds ma dignité parce que je perds ma liberté. La chute du sommeil est la décadence de ma dignité. Je suis indigne quand je dors.

Je peux voiler ma décision pour le sommeil en tant que perte de dignité en me disant : c'est une décision raisonnable. Je dors pour récupérer mes forces là-bas dans l'abîme, pour pouvoir me décider et agir mieux après mon réveil.

Mon sommeil est un « reculer pour mieux sauter », une retraite stratégique. La décision pour le sommeil n'est pas un décision définitive (comme l'est la décision pour la mort) : elle vise à des décisions futures.

J'ai expliqué le sommeil. Mais ai-je expliqué *mon* sommeil ? Mon sommeil serait-il réellement mon objet à moi, que je puisse expliquer (ainsi ou autrement), donc, en thèse, manipuler ? Ou ne serai-je, au contraire, qu'objet de mon sommeil, un épiphénomène objectif de mon sommeil ? Ne seraient mes jours éveillés qu'un archipel qui fluctue, éphémère, sur l'océan de mon sommeil ? Ne serai-je, ne serait ce « moi » qu'un collier de perles composé d'instantanés éveillés, mais structurés par une ficelle obscure et « trans-moi » du sommeil ? Ne serai-je « moi » qu'en raison d'être périodiquement évincé du sommeil, et ne serait cette série d'évictions ma forme d'être moi ? N'existerai-je que parce que je viens du sommeil et parce que j'y reviens ? J'existe, donc je suis hors du sommeil. L'enveloppement morné du voile embrasse de nouveau ma pensée.

L'entrée de l'abîme du sommeil est voilée et je peux ouvrir le voile ou le déchirer. Le voile des rêves. Je ne veux pas le déchirer (analyser). Je veux plutôt le contempler : tantôt c'est quelque chose, tantôt ce n'est rien ; déjà il est le monde, et déjà il ne l'est plus, parce qu'il est encore moi, mais moi aussi je le suis déjà. Moi et le monde, rêves extrêmes, cas-limites de rêves. Monde éveillé du moi éveillé : rêves extrêmement décorchés du sommeil. Monde éveillé du moi éveillé : aliénation extrême. Ayant sous les yeux le voile des rêves, le fait incroyable de notre capacité de rêver, y aurait-il un sens que de vouloir penser ontologiquement ? Il faut penser ontologiquement bien que ce soit une tâche désespérée. Parce qu'il faut se trouver. Il faut se trouver pour pouvoir se donner. Et l'ontologie commence par les rêves. Plus le voile de nos rêves est dense, plus je suis proche, et je me trouve à l'endroit le plus dense du voile. La réalité est un rêve dense, et si je martèle sur tables et murs, c'est pour densifier des rêves et les réaliser. Je suis ambassadeur des rêves dans la terre de la réalité, et la réalité est le champ densifié de rêves sur lequel je trouve l'autre.

Je traverse le terrain des rêves quand je m'approche du monde ; je me réveille. Je traverse le terrain des rêves quand je m'endors. Quand je me réveille, j'arrache des rêves au sommeil pour les réali-

ser. Quand je m'endors je perds tous les rêves. Les rêves sont des modèles. Quand je m'endors, j'abandonne tous les modèles. Quand je dors, je suis, comme Wittgenstein, au-delà de tous les modèles. Et ce qui ne peut pas se dire doit être tu.

L'abîme du sommeil est ouvert sous mon lit. Il m'appelle pour que je m'y laisse aller. Que je me laisse. *There's knocking at the gate. Come, come, come, come. (Macbeth).*

L'autre. Je me reconnais en toi, tu es mon frémissement de l'autre. Nous frémissons, toi et moi, mon autre. Nous frémissons dans l'embrassement. Le mystère qui fait frémir embrasse toi et moi, le mystère entièrement différent de nous.

Cet autre terriblement différent fait que nous soyons « nous », que nous ayons perdu le « toi » et « moi ». Peut-être est-ce ce « nous » que nous sommes identiques au terriblement Autre qui nous embrasse. Ce terriblement autre aurait-il un nom ? Amour ? Désir et mort du désir ? Volonté d'être et volonté de laisser d'être et laisser que l'autre soit ? Action et passion, acte et souffrance ? Que son nom soit tout simplement « nous » (mais n'est jamais simplement).

J'ai besoin de toi, mon autre, dans ma solitude pour la mort. Je reconnais en ta solitude ma solitude ; joignons nos solitudes, soyons dans la solitude conjugée. Je suis seul parce que je n'acquis seul et seul je mourrai. Personne n'a pris ma place au moment de ma naissance. Personne ne pourra me remplacer à ma mort. Je ne peux pas déléguer des pouvoirs sur ma mort. Mes pouvoirs sont dans la solitude. Toutes les tentatives de rompre la solitude le long de ma vie sont nulles, étant donné ma solitude fondamentale pour la mort. Elles sont nulles parce que je ne peux pas me faire remplacer. Je suis irremplaçable.

Tout dans mon monde est remplaçable et peut être échangé pour autre chose. Donc tout dans mon monde a une valeur, qui devient évidente à l'échange. La « remplaçabilité » est la valeur des choses du monde. Je suis moi-même chose valeureuse pour des autres. Quand je mourrai, ces autres auront souffert une perte. Le monde me valorise et je valorise le monde. Nous ne nous aimons pas, le monde et moi.

Mais toi, mon autre, tu es totalement sans valeur pour moi, je ne peux pas te remplacer parce que je reconnais en toi ma propre irremplaçabilité : ta solitude pour la mort. Je te reconnais, donc tu n'as pas de valeur : je t'aime. Si tu meurs

avant moi, je n'aurai pas souffert ta perte. Je n'aurai souffert que la perte de toutes les choses du monde. Parce que nous, toi et moi, en solitude conjugué, nous valorisons le monde. Sans cette conjonction, le monde pour moi n'a pas de valeur. Tu es ma base sans valeur pour toutes les valeurs.

Nous mourrons, chacun à son tour, inévitablement seuls. Nous ne mourrons pas conjugués. « Nous » ne mourra jamais, puisque seulement toi et moi, la solitude, est pour la mort. Nous sommes immortels et la mort n'a pas le pouvoir de nous aénantir. Nous surmontons, puisque nous sommes « nous », la mort. Mais nous ne sommes nous que par des moments fugaces comme celui-ci. Au jour-le-jour notre « nous » est plein de « tois » et de « mois ». Et ces « tois » et « mois » nous traînent à nous deux vers la mort. Mais je ne connais pas d'autre manière de surmonter la mort. Je sais que tu es seule pour la mort. Je sais que je suis seul pour la mort. Jetons, que ce soit par moments fugaces, notre « nous » en gueule à la mort. « *Come, come, come, come, give me your hand* » (*Macbeth*).

Je suis au lit, décidé pour le sommeil. Décidé il y a une éternité. Je suis toute une ouverture au sommeil. Mais il se refuse. Il y a une éternité que j'espère et autour de moi le temps se congèle en éternité. Le « *nunc stans* » des anciens. Le temps congelé a dévoré l'espace, a digéré l'espace, a anéanti l'espace. Le temps arrêté, l'écluse boueuse des temps. Dans ce borbier je saisis la signification du mot « *grâce* ».

Je suis disgracieux. La grâce du sommeil m'est refusée. Je me suis ouvert, plein d'espoir, mais je ne suis pas arrivé à m'accrocher au sommeil. J'ai cherché à me relâcher, mais je ne m'endors pas. Serait-ce l'enfer ? Espace avalé et écluse des temps ? L'abîme qui se refuse et moi clos malgré le désir d'ouverture ? Ouverture niée ? Pourquoi m'a-t-on refusé ?

Parce que j'insiste. Parce que j'insiste à exister, et parce que cette insistance c'est moi. Parce que je m'affirme. J'affirme que j'existe et le sommeil répond : existe donc. Mon insomnie est l'affirmative de moi-même. Et quand je suis affirmative de moi-même, je suis chose pensante. C'est ça l'insomnie : chose pensante sans choses étendues. L'enfer. La grande-roue des pensées pensantes et repensantes. Des pensées qui se divisent et les pensées qui se conjuguent. Des pensées qui traînent, qui roulent et qui se précipitent. Des pensées qui s'entre-

enterrent, et des pensées qui s'entre-suscitent. Et tout ça sans chose étendue à penser. Et tout ça sans discours dans l'écluse des temps. Dans l'éternel retour.

Je cherche à me sauver. J'argumente raisonnablement, avec mes pensées. Je cherche à prouver à mes pensées et à moi-même que les pensées sont nulles. Mais mes pensées se réaffirment toujours parce qu'elles sont à moi. Elles s'affirment, parce que je les affirme. Huit mil cinq cent trente-six fois sept cent quarante-huit font combien ? me demandent mes pensées. Ça m'est égal, je réponds. Evidemment, ça t'est égal, répondent mes pensées déjà très sages. Mais tout de même, il y a une réponse à cette question. Je cherche à calculer pour me livrer des pensées. Je n'y arrive pas. Je suis fatigué. Viens, doux sommeil, libère-moi des calculs. Tu ne veux pas ? Je saurai te forcer par techniques appropriées.

Je compte des brebis. Je simule le sommeil. Je prend des pilules. Enfin je connais le sommeil, la science m'a révélé ses caractéristiques objectives et moi je connais d'expérience ses caractéristiques subjectives. Et, en effet, je finis par m'endormir. Je dors synthétiquement. Je dors délibérément. J'ai surmonté l'insomnie, forcé le sommeil. J'ai surmonté l'interne. Par techniques appropriées, je suis arrivé à me sauver.

Seraient-ils ainsi tous les paradis planifiés délibérément et atteints techniquement ? Ainsi comme le sommeil délibéré ? Toutes les salvations méthodiques (yoga, zen, marxisme, plusieurs aspects du catholicisme) seraient-elles comme la salvation du sommeil par pilules et brebis comptées ? Des enfers qui simulent le paradis ? Pourquoi le sommeil synthétique est-il faux ? Parce qu'il me dissout sans me sauver. Parce qu'il me libère sans me lâcher. Le sommeil faux. Y aurait-il une mort fausse ? Le suicide en tant que mort de pilules et de brebis comptées ? Voilà la question de toutes les questions. La question extrême. Parce que si le suicide est une mort fausse, puisque délibérée, alors il n'y a pas de liberté. La liberté est fondée sur la possibilité, toujours présente, qu'en n'importe quelle situation déterminante, je puisse la refuser, en me décidant pour la mort. Si je ne peux, en vérité, prendre cette décision — si c'est nécessaire, pour mourir vraiment, de se laisser aller vers la mort — la liberté humaine n'est plus qu'un déguisement de la mort. Nous sommes disgracieux.

Je ne peux pas vivre sans sommeil. Sans l'accès à l'abîme qui me fonde. Je

ne peux pas parce que je proviens de cet abîme (je suis né), l'abîme est ma patrie. Je suis un être abîmal, un être somnolent. Et je ne peux pas parce que je me dirige vers l'abîme (je mourrai); l'abîme est la fin et le sens de ma vie. L'abîme est mon utopie, je suis un être abîmal, être somnolent. Si le sommeil se refuse je dois le forcer. Qu'est-ce que la culture, sinon pilules ? Art, science, philosophie, sinon soporifères ? Religion sinon narcoïse ? Ou simulation du sommeil ? Nous souffrons l'insomnie, nous les « cultes ». Nous sommes disgracieux.

C'est clair : tout ça n'est qu'une folie née de l'insomnie et qui tourne en grande roue. Une provocation désespérée de la grâce. Mais la grâce ne peut pas être provoquée. Si je suis disgracieux, ma dignité exige que je m'accepte tel quel. Je ne peux pas dormir ? Tant mieux ! Je ne veux pas. Je veux continuer éveillé, très éveillé, et je méprise le sommeil, cette indignité. Je m'affirme, fermant ainsi le cercle infernal en définitif. « *What's done cannot be undone.* »

Je suis au lit, souffrant. Je souffre des douleurs. Je suis corps. Je suis tout entier ici sur ce lit. Mes douleurs me le prouvent. Mon être est concentré sur mes douleurs. Mon être, ce sont mes douleurs. Je suis intégralement corps.

Mes douleurs m'isolent. Je suis intégralement particulier et privé : je ne me rends pas public. Les douleurs publiées ne sont pas des douleurs. Les douleurs, qui sont intégralement corporelles, n'admettent pas de codification ; et une théorie des douleurs ne peut pas exister. Elles sont impensables, elles ne sont que passibles de souffrance. Elles sont la donnée immédiate, donc immédiates. Parce qu'elles sont la donnée immédiate, elles sont mémorables. Immédiatement oubliables. Totalement spatiales, elles ne perdurent pas. Elles condamnent à un empirisme extrême. Elles sont l'indignité dernière, puisque nettes et privées. Elles sont abjectes et moi, souffrant, je suis aussi abject.

Les douleurs me rendent objet. Le corps assumé le domaine total, et je suis le corps. Ce corps abject et douloureux. Le temps a filé : je ne suis qu'extension. Les dimensions de l'espace sont mes douleurs. Ces dimensions mesurent tout. Je ne suis ni histoire, ni culture, ni pensée. Je suis extension, nature, chose. Mes douleurs déprouvent, empiriquement, la thèse cartésienne. Je souffre des douleurs, donc j'existe. Je souffre des douleurs, donc je ne pense pas.

Lit de mort. Agonie. La chose ici au lit, qui m'est objet, ne veut pas l'être. Désespérément elle ne veut pas redevenir une chose. Et c'est ça la mort de l'autre. Théâtre de l'absurde. Théâtre de très basse qualité. Théâtre ordinaire. Il provoque la peur et la sympathie de la forme la plus primitive.

Mais il y a ici, quelque part, une faille. Cette chose ici sur le lit est un corps. Mais encore, récemment, n'était-elle pas homme, par hasard ? C'est-à-dire telle que moi ? Avec qui je me communiquais ? Où sont-elles les informations que j'ai transmises à cet homme ? (Informations dans toute l'ampleur du sens y compris les charges sentimentales, émotionnelles et autres). Evidemment, dans ce corps. Mais ce ne sont pas des informations corporelles. Informations symboliques, donc conventionnelles. Elles ne peuvent pas être réduites en corps. Qu'en sera-t-il quand ce corps aura commencé à se décomposer ? Subiront-elles les effets de l'entropie et, en ce cas, de quelle manière ?

Et les informations que ce corps-ci, encore récemment homme, transmet à moi et à d'autres ? Elles sont gardées en moi et en d'autres. De manière que quand celui-ci mourra, ce ne sera pas l'ex-homme, mais le corps à peine. L'ex-homme continuera, vivant et actif en moi et en d'autres.

La dimension humaine est immortelle et continue à agir sur la grande conversation qu'est l'humanité. Et ce qui meurt n'est que le corps méprisable et sacrificiable. Et, en dernière analyse, tout ça n'est plus qu'un rapport démythifié du message des religions d'Occident.

Le théâtre de l'agonie dément, malheureusement, d'une forme brutale et immédiate, cette tentative de minimiser la mort. Le corps ici sur le lit se désintéresse complètement de l'immortalité, si noble ou si démythifiée soit-elle. Il ne veut pas l'immortalité, il veut la vie. Il trouve, existentiellement et à chaque mouvement, totalement absurde le fait d'être condamné à ne plus être corps vivant. Il échangerait toute cette précieuse immortalité pour quelques minutes encore de vie, non au niveau spéculatif, mais au niveau concert. O suprême indignité, ô concrétisation crétine de la mort.

Mais, en fin de compte, celle-ci n'est que la mort de l'autre. Ce n'est pas la mienne. C'est entièrement différent. Entièrement différent parce que je peux vivre la mort de l'autre, mais je ne peux pas vivre la mienne. Et c'est là la définition de ma mort : ce qui ne peut absolument pas

être vécu. Où je suis, elle n'y est pas et où elle est, je ne peux pas y être. Ma mort n'y est pour rien. Elle n'est pas un problème.

Et pourtant, je me dirige vers elle continuellement. Elle est le sens de ma vie. Je ne peux pas m'en passer. Que pour elle je n'aurai pas de motif. Elle est mon seul motif parce qu'elle confère urgence à mes instincts. Fussé-je immortel, je serais mort. Ainsi, bien qu'elle ne soit pas un problème, elle est toujours présente en tant que ma vie.

Je suis ma mort autant que je suis ma naissance. La naissance me projette et la mort me dirige. C'est pour ça que la mort est ici et maintenant, et mon lit est toutes les nuits mon lit de mort. Bien que je ne puisse pas la vivre, il n'y a rien que je connaisse plus intimement. Je communique avec elle au jour-le-jour. Donc, il ne sert à rien de demander comment je serai à l'heure de ma mort. A l'heure où toute la culture, la communauté humaine se seront dissoutes, et que je serai plongé dans la solitude de l'indignité dernière d'être chose. Je serai ce que je suis maintenant. Donc : je serai la somme de mes actes et souffrances. Et cela sera ma réponse à la stupidité de la mort. Je sais très bien que je serai anéanti. Mais ce que j'ai fait, je l'ai fait ; ce que j'ai souffert, je l'ai souffert, et ce sont des données irrévocables. Même la mort ne peut les révoquer. C'est ma dignité dans l'indignité. « *What's done cannot be undone. To bed, to bed, to bed.* »

VILÉM FLUSSER  
(traduit du portugais  
par Luca Marquez Porto).

### LA QUOTIDIENNETE BRICOLEE

La sociologie les renvoie à l'anonymat : ils sont « les immigrés », comme si la transplantation pour raisons économiques suffisait à fondre toutes les différences dans une même communauté d'intérêts et de comportements. Leur vie quotidienne pourtant — pour peu qu'on prenne le temps et la peine de l'observer — prend des allures si contrastées selon qu'ils sont arabes ou espagnols ou portugais, qu'on ne peut impunément les mêler dans un seul ensemble<sup>1</sup>.

1. Les noms sont imaginaires et l'on a dû supprimer certains détails trop précis qui auraient permis l'identification du couple R. L'exactitude des faits rapportés dépend de la valeur

Trinidad et Paulo sont Portugais. Arrivés en France il y a trois ans, ils n'ont jamais cessé de se poser comme différents d'autres groupes de « travailleurs étrangers » et redoutent surtout d'être pris pour des Espagnols. Voisins de toujours dans des petites métairies proches de C. ils en sont tout naturellement venus à se marier : les fiançailles furent longues, parce que Paulo n'avait pu échapper à trois ans de service militaire en Angola. Ses frères à lui avaient depuis plusieurs années déjà quitté la misère portugaise pour ce qu'ils croyaient le paradis français, avec en poche quelques trop rares mots et des adresses d'émigrés originaires de leur région. Ce sont eux qui ont servi de relais au jeune ménage : quand celui-ci a cru ne pouvoir trouver qu'en France l'argent nécessaire à son bonheur, les frères lui ont indiqué une ville (celle où eux-mêmes avaient un emploi) et l'ont momentanément hébergé. Le voyage en lui-même était une expérience nouvelle pour Trinidad qui ne s'était jamais déplacée encore que dans un rayon de vingt kilomètres autour de la maison familiale : 48 heures dans des wagons de seconde classe bondés, avec l'obligation de ne pas trop longtemps quitter sa place de peur de la trouver au retour occupée par d'autres, avec dans plusieurs gares (sans compter les frontières) la nécessité de décharger et recharger les valises ou les colis de carton pleins de souvenirs familiaux et de « produits du pays » (huile, ail, nourriture pour le voyage...), avec aussi la crainte constante de manquer la correspondance ou l'arrêt, ne laissant guère de souvenir joyeux, et l'on ne s'étonnera pas que Trinidad affirme détester le train.

Le voyage aujourd'hui est loin : d'autres expériences, plus gaies parfois, plus douloureuses souvent, attendaient les nouveaux venus. Après maintes démarches, rendues très difficiles pour elle par son ignorance à peu près totale de la langue française et le mal à obtenir un permis de travail, Paulo et Trinidad ont fini par trouver chacun une activité peu rémunérée (mais la somme des deux salaires leur permet une vie à leurs yeux plus décente que celle qu'ils connaissaient au Portugal) : elle fait des ménages, se déplaçant aux quatre coins de la ville et changeant certaines journées jusqu'à

qu'on peut accorder à des entretiens enregistrés au magnétophone : et c'est en dernière analyse — grandeur ou misère de la sociologie — le discours de l'observateur-enquêteur qui seul garantit, en les restituant, l'authenticité des propos ainsi obtenus.